

CONTES POPULAIRES

DU LANGUEDOC

I. — Lou Filhol de la Mort¹

Un cop, i' aviò un ome paure, paure coumo un rat de gleizo. Aviò cinq mainages que i dounavoun pla peno à nourri, quand sa femno s'acouchet d'un goujat.

« — Coussi l'apelaren aqueste? » diguet l'ome à sa femno.

« — Lou caldra apela : Jan-de-trop. »

Paimens se repreneuet e diguet :

« — Se soun pairi i vol dounà un autre noum, i lou dounaren. Vai-t'en veire tous parents, anonço-z-i l'arrivado dal nouvel vengut e causissis i-n-un per pairi. »

L'ome va visita toutis sous parents ; toutis, un après l'autre,

TRADUCTION

I. — Le Filleul de la Mort

Il était une fois un homme pauvre, pauvre comme un rat d'église ; il avait cinq enfants qu'il avait beaucoup de peine à nourrir, quand sa femme s'accoucha d'un garçon.

« — Comment l'appellerons-nous, celui-ci? » — dit le mari à sa femme.

« — Il faudra l'appeler Jean-de-trop. »

Pourtant elle se reprit et dit :

« — Si son parrain veut lui donner un autre nom, nous le lui donnerons. Va-t'en voir tes parents, annonce-leur l'arrivée du nouveau venu et choisis-en un pour parrain.

Le mari va visiter tous ses parents ; tous, l'un après l'autre, lui ré-

¹ Version narbonnaise, écrite sous la dictée de M. Guibaud.

i respouderoun : « Acò va pla, te felicitan. » Mais el se disiò : « Quinos felicitaieus ! Me sariò pla passat de la vengudo d'aquel goujat » ; e quand i l'oufrisquet à lou tène, toutis i respouderoun que n'avion pas lou tems, ou qu'eroun malauts ; cap nou voulguet estre pairi.

Las parentos que couvidet d'estre mairinos i respouderoun la mèmo causo.

L'ome s'en va co de sous amits : eroun pla rares, per so qu'ero paure ; i fasqueroun la mèmo respounso.

Autant i diguèroun lous vesis e las vesinos.

L'ome s'entournet à l'oustal en plourant, countet à la femno so qui ero arribat, e la femno se metet à plourà.

Dal tems que plouravoun, ven un ome viel amé uno barbo loungo, touto blanco, vestit de fardo petassado, per demanda las moins.

« N'aven pas trop de pa, — i dits la femno, — mais acò es egal, nous gèinaren un pauc : ei pas jamai emmandat cap de paures sans i dounà quicom. Ome ! coupo-z-i un bouçl de pa, e que vengue se caufà, s'a fret. »

pondirent : « Cela va bien, nous te félicitons. » Mais il se disait en lui-même : « Merci de vos félicitations, je me serais bien passé de la naissance de ce garçon » ; et, quand il leur offrit de le tenir (sur les fonts), tous lui répondirent qu'ils n'avaient pas le temps, ou bien qu'ils étaient malades ; aucun ne voulut être parrain.

Les parentes qu'il invita à être marraine lui répondirent la même chose.

Il s'en va chez ses amis : ils étaient rares, parce qu'il était pauvre ; ils lui firent la même réponse.

Autant lui répondirent les voisins et les voisines.

Le mari revint à la maison en pleurant, raconta à sa femme ce qui lui était arrivé, et la femme aussi se mit à pleurer.

Pendant qu'ils pleuraient, vint un homme âgé avec une longue barbe blanche, vêtu d'habits tout rapiécés, qui leur demanda l'aumône.

« Nous n'avons pas trop de pain, — répond la femme, — mais c'est égal, nous nous priverons un peu : je n'ai jamais renvoyé aucun pauvre sans lui donner quelque chose. Homme ! coupe lui un morceau de pain, et qu'il vienne se chauffer, s'il a froid. »

Lou paure viel prend lou pa, s'asseto al ped dal foc, e, coumo encaro plouravoun, i demandet per que.

« — Ma mouliè ven de s'acoucha, — respoundet l'ome; — ei cercat pertout e n'ei pas troubat digus per pairi e mairino à-n-aquelo pauro creaturo que ven de naisse.

» — Qu'acò vous chagrine pas, — i diguet lou paure viel, — se voulets, ieu sarei soun pairi.

» — Merci, — diguet la femno, — merci, brave ome, voulen pla; mais qu'auren per mairino?

» — Qu'acò vous chagrine pas, ne traparei uno. Quouro voulets batejà?

» — Dema; nous cal arremassa quicom per la festo.

» — Vous metets pas en peno de res, iéu me cargui de tout.

Aquel paure viel ero Nostre-Segne.

L'endema mati, arrivavoun d'aquì entre aquì de saumos cargados de pa, de vi, de car, de poulalho. Quand lous parents, lous amits e lous vesis, vegeroun tant de prouvisièus, vengueroun veze la femno e soun ome, per de que esperavoun douna un cop de maisso.

Le pauvre vieux prend le pain, s'assied auprès du feu, et, comme ils pleuraient encore, il leur demanda ce qui les chagrînait.

« — Ma femme vient de s'accoucher, — répondit le mari; — j'ai cherché partout et n'ai trouvé personne qui voullût être parrain et marraine de cette pauvre créature qui vient de naître.

» — Que cela ne vous inquiète pas, — lui dit le vieux pauvre, — si vous voulez, je serai son parrain.

» — Merci, — dit la femme, merci, brave homme, nous le voulons bien; mais qui aurons-(nous) pour marraine?

» — Que cela ne vous inquiète pas, j'en trouverai une. Quand voulez-vous baptiser?

» — Demain; il nous faut économiser quelque chose pour la fête.

» — [Ne] vous mettez en peine de rien, je me charge de tout. »

Ce pauvre était Notre-Seigneur.

Le lendemain matin arrivaient à chaque instant des ânesses chargées de pain, de vin, de viande, de volailles. Quand les parents, les amis et les voisins, virent autant de provisions, ils vinrent voir l'accouchée et son mari, dans l'espérance de donner un coup de dent¹.

¹ Littéralement : un coup de mâchoire.

La femno e soun ome, qu'eroun pas michants e qu'aqueles vièures avion mesis de bono imou, lous couvideroun toutis al filhol.

Sus la taulo s'espandiguet uno napo blanco ; de grossis fscous de vi viel, de pa blanc coumo la nèu, de cremos, de fruits, de fougassets, courbission la napo ; al coustat dal foc, l'aviò un grand toupì per la soupo, uno croustado coumo un sedas, un piot e dous capous à l'aste, que viravo lou pus grand das quatre mainages en alandant las nasicos.

Jamai un filh de rèi aviò agut un tal filhol !

Parents, amits, vesis, tout acò preniò de bellos nasicados dal boum fumet de la cousino.

Quand la campano sounèt, t'arribo un carrosso de quatre chavals, s'arresto davans la porto e ne sourtits l'ome viel vestit coumo un segnou, la barbo pla penchenado ; semblavo avé pas mai de vint ans, s'ero pas estat la barbo blanco. Quand sioguet davalat, tournet al carrosso en diguent : « — Sourtissets, Madamo la mairino, aro es tems. »

Sul cop, sourtits un escalete qu'aviò lous osses pus blancs que la nèu : ero la Mort.

L'accouchée et son mari, qui n'étaient pas méchants et que ces vic-tuailles avaient mis de bonne humeur, les invitèrent tous au baptême.

Sur la table on étendit une nappe blanche ; de grosses bouteilles pleines de vin vieux, du pain blanc comme la neige, des crèmes, des fruits de toute sorte, des fouaces, couvraient la nappe ; pres du feu, il y avait un grand pot pour la soupe, une tourte [grand] comme un crible (à passer la farine), un dindon et deux chapons à la broche, que tournait le plus grand des quatre enfants en écarquillant les narines.

Jamais un fils de roi n'avait eu un tel baptême !

Parents, amis, voisins, flairaient de toutes leurs forces le bon fumet qu'exhalait la cuisine.

Quand la cloche sonne, arrive une voiture [attelée] de quatre chevaux ; elle s'arrête devant la porte et il en sort le vieux pauvre, vêtu comme un seigneur, la barbe bien peignée ; il aurait paru n'avoir pas plus de vingt ans sans sa barbe blanche. Quand il fut descendu, il se retourna vers le carrosse, en disant : « — Sortez, Madame la mar-raine, c'est le moment. »

Aussitôt descend un squelette qui avait les os plus blancs que la neige : c'était la Mort.

A-n-aquelo visto, toutis lous manjaires que s'eroun couvidats fugigueroun de tout coustat; demouret pas mai dins l'oustal que la maire, lou paire e lous mainages.

« — Agets pas pòu, — diguet la Mort, en dintrant, — soui vostro amigo; toutis lous de vostro familho viéurets dous cents ans sens estre malauts; ensignarei un secret à moun filhol que lou rendra l'ome lou pus riche de la terro. »

La Mort s'atapet d'un mantel et d'un vele espés, e partigueroun per bateja.

Quand tourneroun de la gleizo, Nostre-Segne diguet: « — Ieu amai la Mort, aven pas besoun de manjà, nou'n anan; vous autris, metets-vous à taulo et regalats-vous à vostre aise. »

L'ome, la femno e lous mainages manjeroun, begueroun, ageroun de pitanso per veit jours.

Despei, sous afas aneroun en prousperant; re nou mancavo dins l'oustal.

Jan-de-trop anet à l'escolo; quand sapiet pla legi, escriéure e coumta, sa mairino lou venguèt veire e i diguet: « — Jan, as dos-o-veit ans, es tems que prengues un mestie. »

A cette vue, tous les mangeurs qui s'étaient invités s'enfuirent de tous côtés; il ne resta personne dans la maison que la mère, le père et les enfants.

« — N'ayez pas peur, — dit la Mort en entrant, — je suis votre amie; tous les membres de votre famille vivront deux cents ans sans être jamais malades, et j'apprendrai un secret à mon filleul qui le rendra l'homme le plus riche de la terre. »

La Mort se couvrit d'un manteau et d'un voile épais, et ils partirent pour aller baptiser l'enfant.

Quand ils revinrent de l'église, Notre-Seigneur dit:

« — Moi et la Mort n'avons pas besoin de manger, nous partons; vous, mettez-vous à table et régalez-vous à votre aise. »

Le mari, la femme et les enfants mangèrent, burent, et il resta des vivres pour huit jours.

Depuis, leurs affaires allèrent en prospérant; rien ne manquait plus dans la maison.

Jean-de-trop alla à l'école; et, quand il sut bien lire, écrire et compter, sa marraine vint le voir et lui dit:

« — Jean, tu as dix-huit ans, il est temps de prendre un métier. »

» — Ai pas pensat encaro à-n-acò, mairino : me dounavi pas cap de chagrin en vegent l'aboundancio qu'es vei dins nostre oustal ; aro farei coumo voudrets.

» — Te cal fa medeci.

» — Vous trufats de ieu ! Lou medeci que ven dins nostre vilage sap lou lati, amai fosso causos que ieu sabi pas ; coussi voulets que fague ?

» — As pas besoun de saupre res : te vau faire medeci sul cop. Quand aniras veire un malaut, se me veses al cap dal leit, diras as parents que podoun souna lou noutari e lou capelà. Se me veses as peds, i pourtaras uno fiolo d'aigo de regalussio, i diras de ne metre tres goutos dins un veire d'aigo ; lou malaut guerira. Digus nou me veira que tu.

» — Coussi voulets, mairino, que guerigue lous malauts amé d'aigo de regalussio ?

» — Simplas, lous gueriras pas : quand sarei al cap dal leit, lou malaut mourira ; quand sarei as peds, viéura. Anen, te cal acoumensa toun nouvel mestie : quand vendra lou medeci à-n-aqueste vilage, tu, faras semblant d'ana veire lou malaut.

» — Je n'ai pas encore pensé à cela, marraine : je ne me donnais point de souci en voyant l'abondance qui règne aujourd'hui dans notre maison ; mais je ferai comme vous le désirez.

» — Il faut te faire médecin.

» — Vous vous moquez de moi ! Le médecin qui vient dans notre village sait le latin et bien d'autres choses que j'ignore ; comment voulez-vous que je fasse ?

» — Tu n'as besoin de rien savoir : je vais te faire médecin sur l'heure. Quand tu iras chez un malade, si tu me vois à la tête du lit, tu diras aux parents qu'ils peuvent appeler le notaire et le prêtre. Si tu me vois au pied (du lit), tu leur porteras une fiolo d'eau de réglisse, tu leur diras d'en mettre trois gouttes dans un verre d'eau, et le malade guérira. Personne que toi ne me verra. »

» — Comment voulez-vous, marraine, que je guérisse les malades avec de l'eau de réglisse ?

» — Nigaud, tu ne les guériras pas : quand je serai au chevet du lit, le malade mourra ; quand je serai au pied, il vivra. Allons, il faut commencer ton nouveau métier ; quand le medecin viendra dans ce village, tu feras semblant d'aller voir aussi les malades, et quand le

Quand lou medeci sara partit, diras : Es perdu, ou Risco pas res amé ma fiolo.»

Jan-de-trop alabets faguet coumo i aviò dit sa mairino. En premier, lou vegent tant jove, las gens, sapient qu'aviò pas après la medecino, lou voulion pas creire. Paimens, in aget que s' asarteroun à l'escouta. Jamai Jan-de-trop nou se troumpavo.

Acò se sapiet à la vilo, d'aquelo à uno autre, de l'autre per tout, jusquos à Paris.

Toutis lous riches de la Franso, quand avion de malauts, mandavoun cerca Jan-de-trop, e jamai Jan nou se troumpavo.

Gar-aqui que la fillo dal rei toumbo malaute ; toutis lous medecis de Paris la dision perdudo. Lou cousinè dal rei, que ero dal vilage de Jan-de-trop, i countet soun saupre-faire, en i assegurant que se la princesso poudiò gueri, Jan la gueririò.

Lou rei mando cerca Jan dins soun carrosso. Quand sioguet arrivat, lou meneroun à la crambo de la princesso ; en dintrant, veget sa mairino al ped dal leit.

Prenguet alabets lou paire en despart e i diguet :

médecin sera parti, tu diras : Il est perdu, ou bien, Il ne risque rien avec ma fiolle.»

Jean-de-trop fit ainsi que lui avait dit sa marraine. En premier [lieu], le voyant si jeune et sachant qu'il n'avait pas étudié la médecine, les gens ne voulaient pas le croire. Pourtant quelques-uns se hasardèrent à l'écouter, et jamais Jean-de-trop ne se trompait.

Cela se sut à la ville (voisine), de celle-là à une autre, de l'autre partout, jusqu'à Paris.

Tous les (gens) riches de la France, lorsqu'ils avaient des malades, envoyaient chercher Jean-de-trop, et jamais Jean ne se trompait.

Voilà que la fille du roi tombe malade ; tous les médecins de Paris la déclaraient perdue. Le cuisinier du roi, qui était du village de Jean-de-trop, conta au roi son savoir-faire, en lui assurant que si la princesse pouvait guérir, Jean la guérirait.

Le roi envoie chercher Jean avec sa voiture. Quand il fut arrivé, il demanda où était la fille du roi. On le conduisit à la chambre de la princesse. En entrant, il vit sa marraine au pied du lit.

Il prit alors le père à l'écart et lui dit :

» — Que me dounarets, se vous guerissi vostro filho?
 » — Te dounarei uno carretado d'argent.
 » — Acò's pas prou.
 » — Te dounarai uno de mas prouvinsos, la que t'agradara
 lou mai.

» — Acò's pas prou.
 » — Te dounarai la mitat de ma courouno.
 » — Acò's pas prou.
 » — Alabets, que vos que te douni ? . . .
 » — Cal que me dounets vostro filho en mariage.
 » — Ieu te la dounarai, amai que elo te volgue. »

La princesso ero uno bello filho de dos-o-nòu ans ; Jan
 n'aviò vint o-dous, ero un bel goujatas de bouno mino ; agra-
 det à la princesso, que diguet :

« — Eh be ! moun paire, que me guerisque e après lou pren-
 dreï. »

Dins quinze jours, amé sa fiolo de regalussio, Jan aget gue-
 rit la princesso. Se marideroun ; fagueroun festo tout un més.

Jan et sa femneto s'aimavoun que se pot pas mai ; per acò,
 Jan aviò un grand soucit en pensant que se separariò trop

» — Que me donnerez-vous, si je guéris votre fille ?
 » — Je te donnerai une charrette pleine d'argent.
 » — Cela n'est pas assez.
 » — Je te donnerai une de mes provinces, celle qui te conviendra le
 mieux.

« — Cela n'est pas assez.
 « — Je te donnerai la moitié de ma couronne. »
 » — Cela n'est pas assez.
 » — Enfin, que veux-tu que je te donne ? . . .
 » — Il faut que vous me donniez votre fille en mariage.
 » — Je te la donnerai, pourvu qu'elle t'accepte [pour mari]. »
 La princesse était une belle fille de dix-neuf ans et Jean-de-trop
 en avait vingt-deux ; c'était un beau garçon, de belle mine. Il plut à
 la princesse, qui dit :

« — Qu'il me guérisse, après je l'épouserai. »
 Dans quinze jours, avec sa réglisse, Jean eut guéri la princesse. Ils
 s'épousèrent ; on fit fête (pendant) tout un mois.
 Les jeunes époux s'aimaient on ne peut plus ; mais cependant Jean
 avait un grand souci en pensant qu'il se séparerait trop tôt de sa

lèu de sa femno : el deviò vieure dous cents ans, coumo i aviò proumés la Mort.

Sa mairino veniò lou veire d'aqui entra qui. Un jour i diguet :

« — Mairino, vous que m'aimats tant, devriots pla douna autant de vido à ma femno coumo à ieu.

» — Acò's pas poussible. »

Jan i tournavo demanda, toujours la Mort i disiò :

« — Acò's pas poussible.

« — Eh bel ne parlen pas pus ; alabets, vesi qu'avets pas tant de poudé coumo disets. »

Jan aviò uno pichouno carbasseto ount metiò d'aigo-ardent quand s'en anavo en vouiage.

« — Tenets, mairino, sioi pla segur que pouirots pas dintra dins aquelo carbasseto.

» — Mainage que es tu, re de pus simple per ieu ; mai me voli pas amusa a-n-acò.

» — Perqué poudets pas.

» — Vas veire », — dits la Mort, et se fa pichouno, pichouno,

femme, car il devait vivre deux cents ans, ainsi que le lui avait promis la Mort.

Sa marraine venait le voir de temps en temps. Il lui dit un jour :

« — Marraine, vous qui m'aimez tant, vous devriez bien donner autant de vie à ma femme qu'à moi-même.

» — Cela n'est pas possible. »

Jean recommençait à faire sa demande, et toujours la Mort lui répondait :

« — Cela n'est pas possible.

» — C'est bien, n'en parlons plus ; mais je vois que vous n'avez pas autant de puissance que ce que vous dites. »

Jean avait une petite calebasse où il mettait de l'eau-de-vie quand il allait en voyage.

« — Tenez, marraine je suis bien sûr que vous ne pourriez pas entrer dans cette petite gourde.

» — Enfant que tu es, rien n'est plus facile pour moi ; mais je ne veux pas m'amuser à cela.

» — Parce que vous ne pouvez pas.

» — Tu vas voir, dit la Mort. »

Elle se fait petite, petite, petite comme un grillon, et entre dans la petite gourde. Aussitôt Jean l'enferme dedans avec le bouchon bien serré.

pichouno coumo un gril; dintro dins la carbasseto. Sul cop, Jan la tanco dedins amé lou tap pla sarrat.

« — Jan ! — cridet la Mort, — durbissi-me.

» — Nani, mairino ; vous aimi pla, qu'avès fa moun bounur, mais tabés aimi pla ma femno ; sourtirets pas que nou ajets dounat autant de vido à ma femno coumo à ieu. »

Veit jours la Mort demouret tancado dins la carbasseto, veit jours sus la terro digus nou mouriguet; lou diable ero estounat de pas veire arriva cap de dannat.

Nostre-Segne risiò de tout acò ; sabiò que perdiò pas res per espera ; aimavo Jan. que ero un ome brave e devoucieus.

Finaloment, après veit jours de languiment, de veire que soun traval ero en retard, la Mort dounet à la femno de soun filhol tant de vido coumo a-n-el.

Cric, cric,

Moun counte es finit ;

Cric, crac,

Moun counte es acabat.

« — Jean ! cria la Mort, ouvre-moi.

» — Non, marraine, je vous aime bien, (car) vous avez fait mon bonheur, mais j'aime aussi beaucoup ma femme ; je ne vous laisserai pas sortir jusqu'à ce que vous ayez accordé autant de vie à ma femme qu'à moi-même. »

[Pendant] huit jours la Mort demeura enfermée dans la petite gourde, [pendant] huit jours sur la terre personne ne mourut. Le diable était étonné de ne voir arriver aucun damné.

Notre-Seigneur riait en voyant tout cela, sachant bien qu'il ne perdrait rien pour attendre ; il aimait beaucoup Jean, qui était un homme bon et religieux.

Enfin, après le huitième jour d'ennui, voyant que son œuvre était en retard, la Mort accorda à la femme de son filleul une vie aussi longue qu'à lui-même.

Cric, cric,

Mon conte est fini ;

Cric, crac,

Mon conte est achevé.

L. LAMBERT.

(A suivre.)